

lines. Elles commandent les cours les plus élevés.

Leur emploi est tellement varié, qu'il est presque impossible d'en donner une mention complète.

On peut dire cependant que ces blousses forment une portion importante des matières employées à la fabrication des lainages de fantaisie.

En mélange avec de la laine elles servent à la fabrication des châles, mélangées avec du coton, elles conviennent à la filature des fils fins pour retors.

Les blousses anglaises proviennent des laines du type Lincoln et Leicester; elles sont plus dures et plus communes que les blousses de la catégorie précédente, mais leur emploi est analogue dans la fabrication d'articles plus communs. Une grande quantité de blousses anglaises est consommée dans la fabrication des draps cheviots; bien des étoffes vendues sous ce nom ne sont en réalité composées que de blousses. Quelquefois après avoir été teintes en noir, elles sont mélangées avec du shoddy noir ou avec du shoddy et du coton; l'addition de cette fibre permet de filer un titre plus élevé.

Les blousses de mohair et d'alpaga sont les déchets de peignage des laines du même nom. Elles sont plus brillantes d'aspect, plus douces et plus soyeuses du toucher que les deux genres précédents. Comme elles ont des propriétés feutrantes peu développées, elles ne peuvent servir à la fabrication d'articles foulés. Mélangées à du shoddy et du coton, on en fait quelquefois de la trame pour articles tout à fait communs. Mais leur principal emploi réside dans la fabrication des tapis; comme cette fabrication exige un fil solide, brillant et de gros numéro, les blousses d'alpaga et de mohair conviennent parfaitement.

Mungo et Shoddy.—Bien que ces matières proviennent de sources différentes, nous les décrirons ensemble, puisque les chiffons dont on les extrait sont soumis aux mêmes opérations mécaniques. Elles sont toutes deux composées de filaments de laine, comme on n'emploie à leur production que des chiffons de pure laine.

Le Mungo qui est doux et fibreux, provient de l'effilochage de chiffons durs, tels que ceux d'étoffes foulées; tandis que le shoddy résulte de l'effilochage du genre couverture, cache-nez, bas et tricot. Il y a deux sortes de mungo: *neuf* et *vieux*. Le mungo neuf provient de chiffons neufs, tels que rognures de tailleurs,

échantillons, etc., tandis que le vieux mungo est tiré de vieux chiffons, draps usés, etc. Le peu de prix de ces matières et la variété des nuances dans lesquelles on peut les obtenir (on peut acheter ces renaissances en presque toutes nuances unies ou mélangées) les font employer dans la fabrication d'un grand nombre de tissus de laine. Dans les articles d'assez bonne qualité formant effet de chaîne à l'en-droit, on introduit le mungo ou shoddy dans la trame en mélange avec de la laine. Dans d'autres étoffes, le mungo forme le principal élément de la trame d'envers. Dans les tissus bas prix, le mungo joue un rôle différent, il forme alors la matière principale et la plus coûteuse de la pièce, car la chaîne est généralement tout coton et la trame de mungo pur. Dans les articles de qualité intermédiaire la chaîne et la trame sont habituellement un mélange de laine et de mungo, mélange variant en proportions suivant la qualité du tissu.

Différences entre la laine et le mungo.

Une bonne laine possède évidemment des qualités bien supérieures à celles d'un mungo. Cependant leurs fibres examinées au microscope, ne se distinguent pas toujours nettement, car l'on trouve des mungos dont les fibres ont conservé d'une façon presque parfaite leur caractère primitif. Quelquefois les fibres sont en partie dépourvues de dentelures; mais on pourra probablement trouver dans le même échantillon d'autres fibres qui révéleront, sous le microscope, une structure absolument identique à celle d'une fibre de laine.

En somme, la différence entre la laine et le mungo ne réside pas dans la structure des fibres. Le mungo ne possède pas de longueur définie — le brin, comparé à celui de la laine, n'existe pas — et il manque d'élasticité et de solidité.

Ces imperfections proviennent évidemment de l'effilochage auquel les chiffons sont soumis, opération qui désagrège les filaments et fournit en conséquence une matière courte, cassante et dépourvue d'élasticité.

Le pouvoir feutrante d'un mungo dépend entièrement de la nature de la laine qui a été employée à la fabrication du drap effiloché. Si cette laine foulait avec facilité, le mungo conservera sans aucun doute une portion des propriétés feutrantes de la matière primitive. Les shoddys, quoique plus long de fibre que les mungos, ne foulent pas aussi facile-

ment, car les laines employées à la fabrication des chiffons dont on les extrait ont généralement peu de propriétés feutrantes.

(à suivre.)

L'ASSURANCE SUR LA VIE

7ème ARTICLE

Nous avons parlé, en passant, dans nos articles précédents, de la police d'assurance "à terme renouvelable" qu'émettent certaines compagnies. Ce système de "terme renouvelable" est copié sur le système spécial créé par M. Sheppard Homans, un des plus célèbres actuaires des Etats-Unis, qui pendant de longues années a été l'actuaire en titre de la Compagnie New York Life.

Sur ce système, M. Homans a fondé une compagnie qui, depuis dix-sept ans, assure la vie des gens qui veulent s'assurer à bon marché. Nous devons, dans cette étude de l'Assurance sur la Vie, lui donner l'attention qu'il mérite.

Le système actuel de la compagnie de M. Homans, est une évolution de l'idée que la réserve, telle qu'elle est calculée par les compagnies ordinaires à prime fixe, est excessive, en ce qu'elle est calculée de manière à donner une protection au delà du terme ordinaire de la vie.

Dans ces compagnies, la réserve est calculée de manière à égaliser les paiements annuels qui seront exigibles pendant la durée extrême de la vie, c'est-à-dire, jusqu'à 96 ans. Or, l'assurance n'est vraiment une protection nécessaire, d'après M. Homans, que jusqu'à un âge bien moins avancé; par conséquent, il est inutile pour l'assuré, de payer pour un temps où il n'aura pas besoin d'assurance.

La première conclusion de M. Homans, a été que l'on devait réduire le coût de l'assurance à son niveau naturel, c'est-à-dire à ce qu'elle coûte, année par année, plus la réserve qu'il faut pour assurer le paiement intégral des pertes par décès pendant l'année. Là dessus il avait bâti un système d'assurance annuelle, à prime progressive—naturellement—augmentant avec l'âge de l'assuré, avec un chiffre invariable de dépenses, fixé d'abord à $\frac{1}{3}$ de la prime nette, puis ensuite au chiffre défini de \$3.00 par \$1000 d'assurance. Et c'est sur ce système qu'a opéré pendant ses premières années, la "Provident Savings Life Assurance Society of New-York."

Nous trouvons dans un auteur américain déjà cité l'analyse suivante du plan de Homans :